



HAL
open science

Dans les interstices urbains, la photographie comme regard impliqué sur nos toiles de vie

Zoé Hagel

► **To cite this version:**

Zoé Hagel. Dans les interstices urbains, la photographie comme regard impliqué sur nos toiles de vie. 2018. hal-01897417v2

HAL Id: hal-01897417

<https://hal.science/hal-01897417v2>

Submitted on 17 Oct 2018 (v2), last revised 3 May 2019 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans les interstices urbains, la photographie comme regard impliqué sur nos *toiles de vie*¹

Comment commencer...L'historien William Cronon souligne combien « là où l'on choisit de débiter et de finir une histoire modifie profondément la forme et la signification de celle-ci » (2016, p75). La tâche en devient d'autant plus complexe et la responsabilité réelle. Il me semblait dès lors important, en préambule aux mots que je vais essayer de tisser depuis l'expérience ouverte par les oeuvres de Yohanne Lamoulère, Vivien Ayroles, Pascal Grimaud, Geoffroy Mathieu et Teddy Seguin, d'explicitier d'où je parle et ce qui m'anime, non pas pour cadrer le propos mais pour situer le point de vue depuis lequel ce que je vais dire s'articule et de quoi il est imprégné.

Mon approche et mes questionnements sont marqués par le souci de développer un regard sur le monde qui puisse contribuer à des démarches et des modes de faire que l'on pourraient qualifier d'écologiques. Mais, comme le pose la philosophe Emilie Hache, « loin d'être universel, ce sur quoi porte l'écologie engage des conceptions du monde qui exigent – sauf à n'être qu'une forme d'impérialisme qui ne dit pas son nom – d'être explicitées et problématisées tout autant que les façons de s'y rapporter » (2012, p14). Précisons donc. Derrière les questionnements et démarches écologiques, se niche ici « l'inquiétude » dont parle Emilie Hache « de n'être jamais sûr d'avoir bien traité un tiers » à laquelle « s'ajoute le doute de l'avoir bien traité au détriment d'un autre. Qui ou quoi ai-je exclu ou instrumentalisé quand j'ai pris soin d'untel ? Le fait de tenir ensemble, dans cette définition, le souci moral pour les humains et les non-humains, complexifie le problème. Il s'agit de bien traiter qui quand on s'intéresse aux humains, aux non-humains ? Comment s'adresser à un tiers à partir de ce qui compte pour lui, de ce qui le fait penser et agir ? comment prendre en compte les voix qui manquent à l'appel ? » (E. Hache 2011, p28-29). Ces questionnements me semblent à la fois nécessaires et centraux. Rejoignant Baptiste Morizot, j'y ajouterais l'hypothèse selon laquelle, les « pratiques et usages des territoires » qui se tissent depuis ces attentions, pour autant que le philosophe les qualifie d'« intrinsèquement diplomatiques avec le vivant », sont aussi « plus spontanément émancipatrices et épanouissantes pour les acteurs et les communautés humaines qui les appliquent » (2017, p92).

¹ Ce texte est issu d'une rencontre et d'une collaboration avec l'association Zoème dont la perspective est de « creuser et croiser l'image et la parole », notamment par l'exposition et la publication d'ouvrages de photographie et de poésie, mais pas uniquement. Installé au coeur de la librairie éponyme, son siège social se veut être un lieu ouvert et d'expérimentation. A l'occasion de la sortie de l'ouvrage *Depuis l'enfance*, l'association a proposé un montage vidéo de photographies de cinq artistes (Yohanne Lamoulère, Vivien Ayroles, Pascal Grimaud, Geoffroy Mathieu et Teddy Seguin) ayant travaillé à Marseille, dans les quartiers nord et/ou les franges de la ville. Les mots qui suivent sont ceux qui me sont venus depuis le croisement de leurs oeuvres. Ils sont empreints de mon regard d'enseignante-chercheuse en urbanisme. Ce texte a été lu pour la première fois le vendredi 12 octobre 2018, à la suite de la projection du montage vidéo en question, intitulé « Dans les interstices », au Vidéodrome, à Marseille.

L'un des enjeux devient dès lors, comme le pointe la philosophe Vinciane Despret, de multiplier les versions du monde pour refabriquer des manières d'être (2018). L'anthropologue Anna Tsing souligne en effet combien « aucun des récits portant sur le progrès ou sur sa ruine, ne nous a jamais aidés à penser la possibilité de survivre de manière collaborative » et combien l'enjeu est à ce propos de « relancer notre imagination » (2017 p53-54).

Trouver des prises pour raconter autrement nos rapports au monde, *ce/celles et ceux* qui sont en jeu et la diversité de nos manières de faire milieu devient alors fondamental. Le groupe « écologie urbaine » de Bruxelles définit d'ailleurs l'« écologie » « comme cette façon d'enquêter qui insiste sur la pluralité des dimensions de ce qui fait nos vies, notre ville, notre milieu, et qui résiste activement à la simplification que produisent les cadrages gouvernementaux et universitaires » (2017). Mais, et les mots de l'écrivain George Perec dans son invitation à « Interroger l'habituel » le mettent en évidence, la difficulté réside dans ce que l'habituel, « justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. »

Les démarches esthétiques des cinq artistes nous embarquent précisément dans un tel cheminement en nous permettant de déposer les bagages trop lourds de notre rapport moderne au monde. Si certains, certaine d'entre elle/eux ne se revendiqueraient pas d'une approche écologique, voire le réfuterait, c'est à travers ce prisme que je reçois leur proposition et que j'aimerais en prolonger le récit. Je pense en effet, comme le formule le philosophe Baptiste Morizot, que « la crise humaine et écologique actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, plus qu'une crise des vivants de l'autre, est une crise de nos *relations* au vivant. [... *Ceci implique*] que nos *modes de relations* sont en crise. Or ces modes de relations ne sont pas circonscrits au vivant [*je préciserais non humain*] : ils sont ancrés en nous, et ils s'appliquent à d'autres - l'étranger, le dominé, la femme... Notre habitus relationnel envers l'altérité est en crise » (2017, p128). C'est à cet endroit que les oeuvres des photographes me semblent précisément intervenir. En venant questionner cet habitus, elles donnent également prises pour en tisser d'autres, plus attentionnés, Baptiste Morizot dirait « délicats ». Leur mise en présence, et je remercie Rafaël Garido et Soraya Amrane de Zoème pour ce montage, paraît en outre d'autant plus féconde et

heuristique qu'elle me semble prévenir d'une quelconque instrumentalisation voire hiérarchisation de l'une ou l'autre des « formes » d'altérité à la rencontre desquelles chaque photographie nous invite. La mise en écho de ces démarches nous offre ainsi la possibilité de recevoir pleinement chacun de ces regards, rendant incontournable ce qu'il donne, dans sa singularité, à expérimenter de nos attachements au vivant qu'il soit humain ou non humain.

La proposition résonne d'autant plus que le milieu de vie dans lequel les oeuvres en question prennent corps, à savoir la ville, pose avec une acuité accrue la question de notre rapport à l'altérité. Si cela peut paraître évident concernant nos relations au vivant *non humain*, le constat se prolonge dans nos interactions entre humains. La privatisation de la fabrique urbaine (Laborey, Evreux 2013, Mongin 2012) et le développement des nouvelles technologies génèrent, à titre d'illustration, des rapports électifs aux espaces publics dont les conséquences sont tangibles. Le potentiel d'ouverture à l'imprévu et à la rencontre inhérent à ces espaces, que la géographe et urbaniste Cynthia Ghorra-Gobin nomme comme leur « capacité de tenir ensemble des éléments hétérogènes et, à ce titre, de refléter la pluralité des individus et des communautés tout en les faisant accéder à une visibilité politique » (2001, p9), se trouvent ainsi mis à mal. Dans ce cadre, l'architecte et géographe Pascal Amphoux (2003) souligne combien « des notions comme celles de lisière, de polarité, de frange ou d'interstice doivent être testées » en ce qu'elles « sont susceptibles de recréer » « les conditions d'une confrontation minimale à l'Autre, voire de redéployer les conditions de reconstruction d'une véritable sensibilité à l'Autre ». Que ce soit par les qualités des territoires urbains dans lesquelles elles prennent corps ou depuis la singularité des postures artistiques sur lesquelles elles se fondent, les démarches esthétiques ici mises en présences me semblent proposer une forme de déploiement sensible de cette assertion.

Quartiers nords de Marseille, marges de la ville, derrière ces expressions se logent des imaginaires presque déjà figés voire emprunts de jugements, de condescendance ou de dénonciation. La proposition artistique détricote l'écueil d'un rapport désincarné ou réducteur à ces territoires de vie. Aucun des regards proposés n'occulte la matérialité des lieux et ce qu'elle nous fait, les *expériences urbaines* qu'elle donne à vivre. Les oeuvres viennent au contraire depuis le concret du quotidien réinterroger le cadre avec lequel on pose les problèmes, l'endroit depuis lequel on regarde, expérimente et pense la ville, les territoires, les gens, nos coexistences en somme.

Qu'est ce que et qui est-ce que l'on regarde ? Comment ? Où se met-on pour regarder ? depuis quelle perspective ? quelle hauteur ? qu'est-ce qui est de premier plan, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Que rend-on dès lors visible ou pas ? En nous donnant à expérimenter par le sensible les conséquences de tels questionnements, les photographies soulignent combien nos attentions relèvent de choix et à quel point elles peuvent en ce sens

redevenir des prises concrètes sur le monde qui nous entoure. La diversité des propositions de Teddy Seguin en la matière ouvre à la pluralité des attaches à la fois possibles et effectives à nos lieux-milieus de vie, à ces territoires que l'on a trop souvent ou trop vite tendance à considérer comme monolithiques. En déjouant les évidences sur ce que l'on place devant, au centre, remettant en jeu ce qui relève du décor ou du hors-champ (les photographies de Geoffroy Mathieu et Vivien Ayroles donnent particulièrement corps à ce jeu), les oeuvres projetées interrogent ce que l'on prend le temps de regarder. Depuis le qui regarde et comment, elles embarquent *ce/celles et ceux* qui nous regardent (les portraits de Pascal Grimaud nous prennent à ce niveau particulièrement par la main). Se construisent alors, au fil des images, des *matter of concern* au sens où le propose Bruno Latour. En les faisant émerger par le sensible, les photographes les rendent à mon sens incontournable, ou *a minima* plus difficiles à occulter.

A partir de là et pour aller plus loin dans la quête de la construction d'un monde commun, « it matters which stories we use to tell and think other stories with » (2016) comme le soulignent l'écologue Tom Van Dooren et l'enseignante en humanités environnementales Deborah Bird Rose, que je traduirais maladroitement par le fait que « le type d'histoires et les histoires que nous mobilisons pour raconter et penser les histoires des autres importent ». Les attentions des cinq photographes me semblent à ce titre également « délicates » (Morizot) et fertiles. Tournées vers la recherche de l'autre ou de l'ailleurs dans l'interstice et le détail, elles nous impliquent en même temps qu'elles nous obligent à penser nos conditions de coexistences depuis *ce/celles et ceux* que l'on a rapidement tendance à disqualifier voire à occulter, parfois même au nom de l'urgence ou de l'efficacité d'une action censée leur être destinée. A l'opposé, les photographies nous incitent à ralentir pour prendre en compte le déjà là. Les histoires qu'elles composent donnent à voir ce qui depuis l'endogène et la force de nos attachements pourrait nous permettre de trouver des solutions face à ce qui obère les formes et modes de vie auxquels ces photos nous relient et auxquels les artistes tiennent.

Dès lors le monde n'est pas un extérieur, inerte, l'espace public n'est pas un dehors mais notre milieu, notre condition et ce avec quoi/depuis lequel nous co-évoluons. Les propositions artistiques de ces cinq auteurs offrent là encore la possibilité d'« une approche écologique ». En effet, selon l'anthropologue Tim Ingold (2012), « une approche véritablement écologique prendrait pour point de départ l'ensemble constitué par l'organisme-dans-son-environnement. En d'autres termes, « organisme plus environnement » ne devrait pas signifier l'association de deux éléments distincts mais une totalité indivisible ». C'est bel et bien ce que les photographes nous donnent à expérimenter, depuis la mise en visibilité de l'enchevêtrement des présences qui déterminent nos milieux de vies : des grands paysages à ceux de l'intime, de l'autre et sa pratique (artisans, commerçants, insectes ou vivants de

petite taille) à l'autre et son corps, son genre, son habit, son regard, des présences occupantes voire préoccupantes, parmi lesquelles reviennent les CRS, les murs, les grilles, aux absences qui hantent. Depuis ces coexistences intriquées et la mise en visibilité des multiples traces et résurgences par lesquelles elles se manifestent dans les corps, les espaces, le bâti, les formes de vie, dialoguent ainsi dans un rapport non disjonctif, ce qui cadre ou contraint, ce qui enferme ou restreint (à l'image des grilles ou barres métalliques qui s'immiscent dans les photographies de Yohanne Lamoulère en lien avec la mer) comme ce qui fait tenir ou réouvre l'imaginaire. Le cheminement à travers ces regards photographiques nous conduit à saisir les rythmes de la ville d'un point de vue à la fois spatial et temporel, à l'échelle individuelle comme collective, sans hiérarchisation ni désarticulation entre ces différents plans. L'attention se porte alors sur les circulations, et en contre-point sur ce que l'on barricade, que l'on mure ou clôture, sur ce que l'on cherche à privatiser, non plus depuis le pourquoi de ces gestes qui donne la prédominance à une logique rationaliste, mais finalement à partir du comment et des conséquences sur le vivant. Les photographies donnent ce faisant corps à nos impensés, aux points aveugles de nos modes d'inscription dans le monde, de nos logiques d'action et de transformation de nos milieux à partir de ce qu'ils nous donnent à vivre en tant qu'individus pris dans des communautés vivantes. Elles pointent ainsi nos responsabilités depuis un regard et des attentions qui incorporent les « solidarités de fait » dont nos milieux sont composés. Déployant les détours, arts de vivre (Tsing) et arts de faire (De Certeau), les oeuvres éclairent ce qui se joue effectivement dans les territoires explorés, comme autant de prises possibles sur les réalités de nos co-existences et de leurs devenir.

Yohanne Lamoulère entre plus précisément par la possibilité pour les jeunes d'aimer dans le tumulte du monde, au coeur des interstices urbains. Son oeuvre enquête ainsi sur *l'habiter* depuis une perspective relationnelle. Dans un cadre où la violence de la ligne droite, la disproportion et les infrastructures conçues depuis une pensée fonctionnelle et des logiques de flux pèsent, la photographe débusque les attachements amoureux. En s'attardant sur leur force de détournement, elle cherche tout à la fois à partager son émerveillement et à maintenir l'espoir que suscite de tels jaillissements.

Faire place, rendre visible... Yohanne Lamoulère passe parfois par l'ajout d'un détail comme des oreilles de Mickey sur une coque de téléphone, une coiffe d'indien entre deux tours, une robe de mariée qu'un jeune revêt sur son scooter... Paradoxalement, la présence de ces objets chacun marqué, connoté d'une façon qui de prime abord ou de manière abstraite pourrait paraître grossière, nous donne accès à une profondeur de ce qui se vit. L'oeuvre ouvre dès lors à la puissance du détail comme condition d'accès aux sens, à la connaissance, profondeur de l'accessoire qui finalement démasque et permet d'exposer, mais aussi de s'exposer. Yohanne Lamoulère recourt à la

mise en scène comme invite à l'empathie. Intervenir pour enrichir la perception de la complexité et de la pluralité de ce qui fonde nos vies, pour enlever la pellicule et les évidences que véhiculent les mises en scènes de fait, celles que l'on se donne, celles qui collent ou que l'on colle par facilité, et qui finalement empêchent de voir pleinement, d'entrer en relation.

En abordant *l'habiter* par l'aimer, Yohanne Lamoulère nous pousse en outre à nous intéresser à notre condition de vivant, depuis la différence qui se niche entre vivre et survivre.

Vivien Ayroles choisit quant à lui d'arpenter le lit d'une rivière pour interroger nos paysages urbains depuis les matérialités concrètes qui prennent place dans cet espace initial de divagation. Le photographe nous conduit ce faisant à saisir nos modes d'habiter, non plus depuis la perspective instrumentale d'un sol perçu comme support inerte à disposition de nos constructions mais depuis celle d'un corps auquel le philosophe Merleau Ponty fait référence comme cette « *sentinelle qui se tient silencieusement sous mes actes* » et dont il appelle à ce qu'avec lui « *se réveillent les corps associés, les « autres », qui ne sont pas mes congénères, comme dit la zoologie, mais qui me hantent, que je hante, avec qui je hante un seul Être actuel, présent, comme jamais animal n'a hanté ceux de son espèce, son territoire ou son milieu* » (2013 [1985], p12-13). Les photographies qui en émergent, en détournant les logiques de la ville, nous permettent de la lire par les porosités, depuis ce qu'elle ne code ou ne calibre pas. Elles viennent désamorcer l'évidence de ce qui a été pensé, conçu comme cohérent, à partir de ce qui déborde et de ce qui reste.

Vivien Ayroles s'attache ainsi au résiduel, qu'il soit déchet, espace délaissé, bâti, vivant, détail ou vue d'ensemble... le résiduel depuis ce à quoi il se mêle et les paysages qui s'en dégagent. Vivien Ayroles nous conduit à regarder aussi depuis là où ça se fissure, depuis ce qui entaille ou laisse des traces. Son cheminement s'attarde sur la confrontation de la diversité de nos gestes, sur ce que produit l'hétérogénéité de nos logiques d'action dans leurs dimensions à la fois temporelles ou spatiales. Jaillissements, structures, lignes, superpositions se succèdent dans des compositions de fait. De la clôture d'un jardin, aux réseaux électriques à haute tension, en passant par les formes urbaines mobilisées au nom de l'urgence du logement, ou les infrastructures routières dont les logiques de flux et de réseaux sillonnent les espaces... à *qui/quoi* porte-t-on attention et quel monde composons-nous, intentionnellement ou non ? Vivien Ayroles souligne l'absurdité comme les potentiels de rencontre de nos modes de faire et de nos modes de vie, avec d'autant plus d'acuité qu'il tisse le fil de *l'expérience urbaine* depuis le cours d'un ruisseau. En impliquant l'intime et l'ordinaire passé ou présent d'autres vivants, le photographe nous conduit ainsi à toucher la différence entre juxtaposition et coexistence.

Les portraits de Pascal Grimaud nous ramènent quant à eux à ce que ces préoccupations nous obligent tout autant dans nos relations entre humains. La simplicité et la modestie du dispositif (proposer aux personnes croisées de réaliser leur portrait en leur donnant immédiatement le polaroid qui en résulte) vient combler ce que le développement de nos rapports électifs aux espaces publics, la course aux nouvelles technologies urbaines, les logiques budgétaires et le pilotage par les chiffres, au nom de l'efficacité des politiques et de l'action publiques, tendent à reléguer au second plan voire à faire disparaître. Les photographies de Pascal Grimaud contribue ainsi, si ce n'est à résoudre, du moins à répondre à cette pensée qu'Edgar Morin qualifie de « linéaire, quantitative, spécialisée » et dont il souligne combien elle produit « l'aveuglement, non seulement sur l'existence, le concret, l'individuel, mais aussi sur le contexte, le global, le fondamental » (1999, p45). Comment bien traiter les *humains* ? Le dispositif frontal mis en place, loin d'engendrer l'affrontement ou l'opposition suscite les conditions d'une rencontre. De fait les sujets s'exposent. Et ce geste pris dans la démarche esthétique de Pascal Grimaud nous expose en retour. Le simple mur comme perspective renforce la réciprocité de cette exposition et nous oblige à entrer en lien, on ne peut se détourner. Les photographies de Pascal Grimaud nous permettent alors de partager l'intimité de *ce/celles et ceux* que l'on expose dans l'espace public sans soucis pour ce qui les constituent et les fait agir. Il devient dès lors impossible de passer à côté de qui et de ce qui est là. La sobriété du protocole permet la résurgence de ce qui nous marque, de ce que l'on embarque et qui nous porte, les vécus, qui peuplent chacun de nous et avec nous, nos milieux. Les traces sur le mur font échos aux cicatrices sur les visages. Rugosité et matière intensifient alors nos capacités de perception. Comme chez Yohanne Lamoulère le détail devient un lieu de bifurcation potentielle, une prise sur le réel qui invite à l'empathie ou parfois s'interpose, comme cet habit qui heurte, une effigie, un simple mot sur un T-shirt, en écho au regard ou à ce qui lui fait violence, l'habit comme couche à porter, parfois lourd, parfois doux, ou parce qu'il le faut bien.

L'oeuvre ouvre ainsi à une part indicible de *l'habiter*, à l'épaisseur de ce qui fait de nous des êtres vivants. Il ne nous incombe plus alors forcément de dire ou d'expliquer mais d'accueillir, de porter collectivement cette expérience sensible, dont il faut prendre soin, et qui fait que l'on peut vivre dans un monde commun.

Geoffroy Mathieu nous propose ensuite une entrée de biais, par une pratique bien spécifique, celle du marcheur-cueilleur. Dès lors ce sont d'autres possibilités de contacts, presque un toucher du territoire qui se déploient. L'oeuvre invite à ralentir, à s'attarder autour du « où » et « comment » la vie s'immisce dans les circonvolutions de la ville. Que sommes-nous amenés à voir si l'on se préoccupe des présences dans les trous ? les

creux ? celles qui se cachent ou que le poids de nos constructions et de nos évidences obèrent ? Que se passe-t-il si l'on s'attarde, ou que l'on baisse alternativement les yeux puis lève le regard ? Quels déplacements s'opèrent lorsque l'on piste les autres êtres qui peuplent nos milieux ? Si Vivien Ayroles donne à voir de *quoi/qui* sont constituées les marges de nos impensés, Geoffroy Mathieu invite à inverser le regard et à choisir l'interstice comme matrice, source féconde de constructions et d'expériences d'autres *habiter* possibles, dans les mêmes endroits, les mêmes espaces. Geoffroy Mathieu nous propose pour ce faire de partir de ce qui n'est pas fait exprès, mais qui est là. Les histoires qu'il nous raconte sont peuplées de ces présences auxquelles nous n'accordons pas véritablement de temps, dont on n'interroge plus le sens et qui se déploient pourtant par elles-mêmes (Morizot 2017) parmi nous. En nous permettant d'expérimenter le potentiel émancipateur de cette proposition, son oeuvre pose des gestes qui nous permettent de renouer avec un pouvoir d'agir, que l'activiste écoféministe américaine Starhawk qualifierait de « pouvoir du dedans » en opposition au « pouvoir sur », pouvoir d'agir donc dans l'ici et maintenant. Comme dans le cas de Vivien Ayroles, l'expérience du résiduel devient source pour penser et pourquoi pas vivre autrement. Les photographies de Geoffroy Mathieu nous conduisent ce faisant à réinterroger non seulement les temporalités de notre rapport à l'espace, mais aussi nos catégories. Par où faut-il finalement rentrer pour concevoir nos habitats/habiter urbains ? Qu'est-ce que les termes classiques de la ville et de nos organisations occultent ? A contrario de quoi pouvons-nous effectivement nous mêler, dans tous les sens du terme ? Comment lit-on et expérimente-t-on la ville depuis la perspective de ces attentions qui font de nous des êtres « toujours déjà mélangés, attachés » comme dirait Emilie Hache ? En nous permettant d'expérimenter autrement les solidarités de fait qui composent les collectifs auxquels nous appartenons, les photographies qui émergent de ces cheminements pointent alors des endroits de choix possibles.

Teddy Seguin scrutent enfin *l'habiter* depuis la pluralité des intérieurs/extérieurs qui le compose. Or, d'après le géographe et paysagiste Jean-Marc Besse, « il est possible qu'un des enjeux de l'architecture, du paysage et de la géographie au sujet des espaces de l'habiter, consiste, justement, à prêter une attention particulière aux zones d'échange et de « confrontations » entre l'intérieur et l'extérieur » (2015, p387). Que voit-on depuis l'un ou l'autre ? de l'un et de l'autre... Traquant les interfaces de toutes natures, les photographies de Teddy Seguin déploient ce que chacune d'elles embarque de nos vies. De la carte postale que l'on tient dans une main au grand paysage concret, de la porte ouverte à celle que l'on soude, de la mise en abîme orchestrée par ces écrans allumés, à cette robe dont la présence incarne un lien avec des mémoires et des espaces d'ailleurs... qu'est-ce qui dans chacune ouvre, évade, nous retient ? Qu'est-ce qui au contraire écrase ou nous détourne ? Les photographies de Teddy Seguin donne corps

et matières aux multiples interstices qui peuplent nos milieux de vie. Elles interrogent ce faisant la qualité des passages possibles ou en tout cas vécus de l'un à l'autre des intérieurs/extérieurs dont ces zones de mise en contact témoignent. Sur quoi bute-t-on ? de quoi s'encombre-t-on ? Que provoquent les disproportions ? Teddy Seguin aborde toutes ces questions depuis l'intime et l'empathie. Mais le propos n'est pas de condescendre ou de dénoncer. Les photographies paraissent traduire au contraire une volonté d'« être avec », depuis le « dedans », et peut-être à partir d'un besoin de « faire partie de » voire « d'être accepté ». Il me semble que c'est précisément la mise en jeu de cette vulnérabilité du photographe qui permet d'avoir accès à ce qui se joue dans ces interfaces urbaines. A travers une attention portée au petit, au fragile, aux enfants, à l'échelle humaine, Teddy Seguin restitue l'épaisseur de nos toiles de vie, et avec elle les mélanges et les porosités qu'elles organisent, les matérialités et les présences qui s'y tissent.

En cheminant à travers ce que l'ensemble de ces oeuvres proposent, le vivant s'immisce ainsi dans les traces : traces de pratiques à l'image de ces chaises vides qui reviennent, ou de ces sacs de pomme de terre incongrus dans une photographie de Geoffroy Mathieu ; traces de passages ou d'évènements qui marquent notre rapport au lieu, comme ces marques de feu et les sillons laissés dans le virage d'une rampe d'accès de la Castellane, au coeur d'une photographie de Teddy Seguin ; traces de temporalités enchevêtrées avec la présence de ruines mais aussi de végétation se développant au droit de bâtis chez Vivien Ayroles ; reflets dans des lunettes, marques sur les visages en écho aux traces sur les murs chez Pascal Grimaud ; tâches de peintures qui restituent et resituent à la fois l'acte et la personne derrière la griffe laissée sur un immeuble, une construction, chez Yohanne Lamoulère. A travers ces traces se déploient une multiplicité de présences/absences qui constituent *in fine* nos villes et nos conditions d'existence. Comme le souligne l'anthropologue Ghassan Hage, « toutes les relations sociales sont un enchevêtrement de multiplicités. C'est la récupération de cette multiplicité pour tempérer la domination excessive de la domestication généralisée dont nous avons besoin aujourd'hui pour nous opposer à la prolifération des modes de domination racistes et écologiquement destructeurs » (2017, p106).

En ce sens, les oeuvres des cinq artistes réunis ce soir contribuent à décoloniser notre rapport à l'urbain, en ce qu'ils nous permettent de prendre des distances avec cette approche répandue de la ville marquée par le processus de « domestication généralisée » « qui consiste » comme le mettent en avant Ghassan Hage (2017) et Baptiste Morizot (2017, 2018) « à homogénéiser tous les milieux pour y vivre sans avoir à connaître les autres, les comprendre, y être attentif, et négocier avec eux » (2017, p136). Les photographes nous proposent au contraire, depuis un regard impliqué sur le quotidien de territoires souvent et trop rapidement disqualifiés, de redevenir

sensible à *ce/celles et ceux* qui nous entourent. Si « l'écosensibilité passe par des expériences qui consistent à repeupler des espaces vidés par les présences qui les constituent, les habitent, se lient les unes aux autres, et à soi » tel que le formule Baptiste Morizot (2018, p140), les artistes nous prennent par la main pour cheminer ensemble dans cette direction. En rendant visibles combien et comment « nous ne sommes pas seuls au monde », pour reprendre l'expression de l'ethnopsychiatre Tobie Nathan, leurs oeuvres affinent la perception que l'on peut avoir de *ce/celles et ceux* dont l'on prend soin ou non, aux détriments de quels autres, qu'il s'agisse d'êtres ou de possibles. Elles nous renseignent ce faisant à la fois sur ce qui se joue et sur ce qui importe. Les prises ainsi offertes depuis ce qui nous habite et nos manières d'habiter, concourent à retrouver une forme d'autonomie et de pouvoir d'agir. Les récits qui peuvent alors en émerger s'érigent comme autant de pistes concrètes pour apprendre à voir et accepter qu'un monde commun soit forcément pluriel, pris dans la magie des multiples interdépendances qui nous tiennent en tant que vivants, « mutuellement vulnérables » (Morizot, 2018, p25). Ils soulignent combien ceci reste à tisser dans l'invention et la co-évolution de nouveaux *modes de vie en altérités* (Hage 2018).

Bibliographie

- AMPHOUX Pascal, 2003, « Ambiances urbaines et espaces publics », dans G. CAPRON et N. HASCHAR-NOÉ (ED.) *L'espace public en question : usages, ambiances et participation citoyenne*. Toulouse : Université Toulouse Le Mirail, 2003, pp. 50-56. (Ecole Doctorale Temps, Espace, Société et Culture, n°3).
- BESSE Jean-Marc., 2015, « Voisinages », *Annales de géographie* 2015/4 (n° 704), pp. 385-390.
- CRONON William, 2016, « Une place pour les histoires » dans Cronon W. *Nature et récits. Essais d'histoire environnementale*, Dehors, Paris, pp. 47 - 95
- DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien. 1. Les arts de faire*, [1990], Paris, Gallimard, 2014.
- DESPRET Vinciane, 2018, « Territoires animaux 1920 - 1948. Jamais deux rossignols », Communication dans le cadre du séminaire « Nouvelles images de la terre », centre Gilles Gaston Granger, Aix-Marseille Université, 12 avril 2018.
- GHORRA-GOBIN Cynthia, 2001, « Les espaces publics, capital social », in *Géocarrefour*, vol. 76 n°1, 2001. L'espace public. pp. 5-11.
- Groupe « écologie urbaine » de Bruxelles, 2017, « Terrains et intrigues. Passés, présents et futurs des jardiniers en ville », Intervention lors de la Journée d'étude « Mener l'enquête de l'habitabilité » organisée le 18 mai 2017, à Paris, à l'Institut des Sciences de la Communication du CNRSS, par le *Réseau Approches Critiques du Développement Durable*
- HACHE Emilie, 2011, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, La découverte
- HACHE Emilie, 2012, « Quel est l'objet de l'écologie ? », dans *Ecologie Politique. Cosmos, Communautés, Milieux*, Editions Amsterdam, pp. 11-18.
- HAGE Ghassan, 2017, *Le loup et le musulman*, Wildproject, Marseille, 139 p

- INGOLD Tim, 2012, « Culture, nature et environnement », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 21 mai 2014, consulté le 04 janvier 2016. URL : <http://traces.revues.org/5470> ; DOI : 10.4000/traces.5470
- LABOREY Claire, EVREUX Marc, 2013, *Mainmise sur les villes*, documentaire, 89 minutes, Arte Vidéo, https://www.youtube.com/watch?v=g_i_Ti1unOs dernière consultation le 26 avril 2018.
- LATOUR Bruno, 2012, « Quel cosmos, quelles cosmopolitiques ? », dans HACHE Emilie, dir., *Ecologie Politique, Cosmos, Communautés, Milieux*, Editions Amsterdam, pp. 35-50.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 2013 [1985].
- MONGIN Olivier, 2012, « Eloge de la ville tremplin ou le pari urbain de l'informel », dans *Reconquérir l'espace public*, revue *Esprit*, novembre 2012, pp. 5-8.
- MORIN Edgar, 1999, « Penser la Méditerranée et méditerranéiser la pensée », dans *Confluences Méditerranée*, n°28 hiver 1998-1999, pp. 33 - 47.
- MORIZOT Baptiste, 2017, postface de Ghassan Hage, *Le loup et le musulman*, Wildproject, Marseille, pp. 127-139.
- MORIZOT Baptiste, 2017, « Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 33 | 2017, mis en ligne le 19 septembre 2017, consulté le 12 octobre 2017. URL : <http://traces.revues.org/7001> ; DOI : 10.4000/traces.7001
- MORIZOT Baptiste, 2018, *Sur la piste animale*, Acte sud
- NATHAN Tobie, 2015 [2001], *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001, Le Seuil, 2015.
- PEREC Georges, « Interroger l'habituel », extrait de *L'infra-ordinaire*, Le Seuil, 1989. <http://escarville.free.fr/vme/?txt=ih> dernière consultation le 26 septembre 2018.
- STARHAWK, 2015, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Cambourakis, Paris, 352 p.
- TSING Anna, 2017, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Les empêcheurs de penser en rond, La Découverte.
- VAN DOOREN Thom, BIRD ROSE Deborah, 2016, « Lively Ethography, Storying Animist Worlds », *Environmental Humanities* 8:1 (May 2016), DOI 10.1215/22011919-3527731, pp.77-94.